



**HAL**  
open science

# Enjeux politiques et épistémologiques autour de la “ Chine ” comme objet d’étude et discipline : un récit académique engagé

Florent Villard

## ► To cite this version:

Florent Villard. Enjeux politiques et épistémologiques autour de la “ Chine ” comme objet d’étude et discipline : un récit académique engagé. Journées “ Métier de chercheur×e ” : La recherche SHS au défi de l’engagement, Josépha Dirringer; Christian Le Bart; Florent Villard, Mar 2024, Rennes, France. <halshs-04544359v2>

**HAL Id: halshs-04544359**

**<https://shs.hal.science/halshs-04544359v2>**

Submitted on 17 Apr 2025

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



ETALAB - Open licence

## De quelques enjeux épistémologiques autour de la Chine comme objet d'étude, discipline et imaginaire social : un récit académique engagé

(à paraître dans Josepha Dirringer, Christian Le Bart, Florent Villard (dir.), *La recherche SHS au défi de l'engagement*, Collection Métiers de Chercheur.e, Rennes, MSHB-PUR)

Florent VILLARD

Les lignes qui suivent se proposent de questionner l'engagement à l'intérieur du monde académique. Si les champs disciplinaires possèdent une forme relative d'autonomie, leurs acteurs n'en sont pas moins confrontés aux tensions idéologiques et aux luttes de pouvoirs qui traversent non seulement leurs objets de savoir mais aussi les espaces géo-historiques d'où s'énoncent leurs savoirs. Cette contribution se propose d'interroger quelques enjeux épistémologiques propres aux champs des études sur l'Asie, la Chine et, par extension, les aires culturelles. Cette introspection disciplinaire prendra la forme d'un témoignage à visée réflexive sur mon parcours académique et mon expérience en tant qu'étudiant, enseignant et chercheur.

### En contrepoint : l'engagement du patriote chinois

Il y a quelques années j'ai réalisé une recherche sur l'histoire de l'Institut franco-chinois (1921-1946), un genre particulier d'école normale créée à Lyon dans l'entre-deux guerre et dédiée à la formation et l'intégration de jeunes étudiants chinois dans le système universitaire français. L'identité politique et culturelle de ces étudiants, aspirants chercheurs, avait constitué le noyau dur de ma problématique, en particulier leur positionnement subjectif et leur sentiment d'appartenance à une émergente communauté nationale chinoise.<sup>1</sup> Le corpus de cette recherche était composé des thèses de doctorats dont l'objet d'étude se situait dans l'espace géo-historique chinois. La relation épistémique entre ces jeunes doctorants et la « Chine » constituait un axe privilégié de ma réflexion : la « Chine » étant à la fois leur terrain de recherche - matériel ou textuel - et un marqueur puissant des modalités d'identification ethnique, politique et culturel de ces étudiants.

La thèse de droit de Zhai Junqian (翟俊千) sur la situation internationale de la Chine et le système des « traités inégaux » imposé par les puissances coloniales européennes et le Japon s'était avérée éclairante pour penser ces enjeux.<sup>2</sup> J'étais attentif aux paratextes de ces thèses, conscient que les préfaces, postfaces, introductions et conclusions constituaient autant d'espaces privilégiés, presque autorisés, pour affirmer un discours plus subjectif, parfois « engagé », en-deçà d'un sujet scientifique de l'énonciation privilégiant une posture de neutralité. Au cours des premières pages de sa thèse, Zhai Junqian soulignait avec franchise la dualité douloureuse entre le scientifique qui s'envisage dans une position surplombante par rapport à son objet d'étude et l'individu socialement, culturellement, et surtout politiquement, situé. Le corps du chercheur<sup>3</sup> était traversé par la « voix » du patriote :

---

<sup>1</sup> VILLARD Florent, "Civilizing Mission, Transcultural Flows and National Subjectivity: Reading the Historical Experience of the Institut franco-chinois de Lyon (1921-1946) from a Postcolonial Perspective", *Postcolonial Studies Journal*, Routledge: Taylor & Francis Group, 2019. URL: <https://www.tandfonline.com/doi/full/10.1080/13688790.2019.1643967> (consulté le 7 avril 2023)

<sup>2</sup> ZHAI Junqian (Tchai Tsoun-Tchun), *Essai historique et analytique sur la situation internationale de la Chine, conséquences des traités sino-étrangers*, Paris: Paul Geuthner, 1929.

<sup>3</sup> Nous renvoyons ici aux réflexions de Christian Le Bart sur les « deux corps du chercheur » dans la conclusion de ce volume.

« Qu'on nous permette d'ajouter que, dès le début de notre travail, tous nos efforts ont tendu à un but exclusivement objectif, d'après une documentation aussi impartiale que possible. Mais nous tenons à ce que l'on sache aussi que, dans l'accomplissement de cette tâche, il a fallu, à maintes reprises, faire taire en nous la voix du patriotisme qui bien souvent protestait avec indignation contre la tutelle imposée à notre malheureux pays par des traités où la justice n'avait aucune part. »<sup>4</sup>

Zhai appartient aux premières générations de jeunes chinois qui, à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, reçoivent une formation intellectuelle nouvelle en rupture avec la culture et le savoir institué confucéen des élites lettrées de la période impériale. Ils sacralisent la Science au majuscule, envisagée à la fois comme supérieure, avancée et de portée universelle mais dont la genèse et les lieux de productions se situent, pour eux, en Europe. Zhai Junqian est en France pour s'approprier cette Science et sa méthodologie positiviste qui exige, pense-t-il, désintéressement, neutralité et objectivité. La France n'est toutefois pas seulement le lieu d'énonciation d'une Science hors-sol, elle est aussi, du point de vue d'un jeune patriote chinois, une de ces puissances coloniales qui assujettissent la Chine depuis la première Guerre de l'Opium (1840) en lui imposant des « traités où la justice [n'a] aucune part ». Je percevais cette position schizophrénique exprimée dans la citation - la petite voix du patriotisme que tente d'étouffer la norme académique – comme la traduction subjective, intériorisée, de l'asymétrie propre à la géopolitique coloniale de la connaissance de l'époque. Ma réflexion s'inspirait à l'époque des théories de l'anthropologue decolonial Walter Mignolo qui, bien que proposant une approche métahistorique parfois trop surplombante et approximative, avait permis de dévoiler le lieu d'énonciation (occidental) et la position (coloniale) qui se logeait souvent derrière un sujet de la connaissance brandissant l'étendard de l'universalisme scientifique.<sup>5</sup>

Ce qui m'intéressait en exhumant les thèses des étudiants de l'Institut, c'était une expérience de déplacement épistémique : Que se passait-il quand les « objets d'études » des orientalistes, des sinologues et des anthropologues entraient dans cet espace académique légitime – celui de la Science - pour devenir des producteurs de connaissance ? Est-ce qu'ils se transformaient, comme par magie, en sujets de la connaissance universels et neutres ? Quel statut était attribué à leur supposée « sinité » ? Comment était traité dans leurs travaux – et dans leur environnement pédagogique – cet enjeu d'une supposée proximité culturelle/ethnique/politique avec leur objet d'étude ? La lecture de ces thèses m'avait convaincu qu'il leur était très difficile de se libérer de cette supposée « sinité ». Ils étaient assignés, et s'assignaient eux-mêmes, à leur condition de « Chinois », mais, en même temps, cette identité était aussi perçue comme une valeur ajoutée positive dans leur travail de recherche : ils possédaient une supposée intimité avec leur objet d'étude que n'avait pas le chercheur européen. Mais à l'inverse, en creux, on ne leur accordait pas tout à fait le privilège, évidemment illusoire, de l'extraterritorialité culturelle dont était dépositaire le chercheur occidental. Ils ne respectaient pas la distance réglementaire entre le sujet de la connaissance et son objet d'étude, une distance au-delà de laquelle comme par enchantement on entrait dans le monde de la neutralité et l'objectivité : ils étaient *engagés* à l'intérieur de leur objet d'étude. Je voyais dans cette situation un effet du discours colonial européen : c'était la condition historique de « Chinois » de ces étudiants qui leur empêchaient d'atteindre la félicité du désintéressement scientifique. « Nous », les « Blancs », trônant en surplomb dans la position de l'universel et eux, les « Autres », prisonniers de leurs particularismes (de race, de culture ou d'histoire), réduits aux rang d'objets d'études.

---

<sup>4</sup> ZHAI, *op.cit.*, p.12.

<sup>5</sup> MIGNOLO Walter, *Local Histories/Global Designs: Coloniality, Subaltern Knowledges, and Border Thinking*, Princeton, Princeton University Press, 2000.

## L'apprenti sinisant découvre l'instabilité du « territoire savant »

A l'occasion de ce colloque sur l'engagement, et de manière rétrospective, j'ai confronté ces réflexions sur la position épistémique de ces jeunes chercheurs chinois avec mon ignorance flagrante de ces enjeux, quelques années auparavant alors que je commençais mes études sinologiques à Lyon, parfois dans les mêmes lieux que ces étudiants chinois au début du vingtième siècle. Fraichement entré à l'université, j'avais un rapport non problématisé - « incontrôlé » aurait dit Bourdieu<sup>6</sup> - à ma discipline, à ses contours, son épistémologie, son histoire. Mon essentialisme d'ignorance s'appliquait aussi bien à l'objet d'étude en tant que tel - la Chine - qu'à la discipline au sein de laquelle je commençais à m'aventurer timidement. Je ne savais pas, par exemple, que le premier enseignement de « langue chinoise » et de « vie pratique en Chine » à Lyon avait été créé en 1899 à la Chambre de commerce, au sein d'un programme d'enseignement colonial et sur les sollicitations du gouverneur de l'Indochine Paul Doumer, soucieux à l'époque de former un personnel compétent pour ses colonies.<sup>7</sup> C'est en lisant le grand historien du Japon Harry Haroutunian que je découvrirai aussi, plus tard, la forte corrélation entre le dynamisme académique des Etats-Unis dans le domaine des études asiatiques après la 2<sup>e</sup> Guerre mondiale et les objectifs géopolitiques pour Washington de mieux connaître les ennemis de l'Amérique dans le contexte de la Guerre froide.<sup>8</sup> Ces données historiques somme toute très banales disaient une chose simple mais décisive : comme pour toute production de connaissance, des « intérêts », qui se confondaient parfois avec des objectifs politiques, sous-tendaient la production et la transmission d'un savoir sur l'Asie et la Chine.

A l'Université Jean Moulin Lyon 3, en 1995, les études « de Chinois » étaient rattachées à la Faculté des langues étrangères, à l'écart des disciplines des sciences sociales. Cette localisation, habituelle dans le système universitaire français, et toujours en vigueur, soulignait une filiation avec un savoir sinologique que je qualifierais de classique, centré plutôt sur les textes, la littérature, l'histoire et surtout, la langue, moderne (*baihua*) et ancienne (*guyan*).<sup>10</sup> La Chine contemporaine dans ses réalités sociales, politiques, culturelles et anthropologiques n'était pas totalement absente, notamment à travers l'apprentissage de la langue vernaculaire, mais elle n'était pas centrale dans la transmission des savoirs. Ces connaissances en « civilisation », et ces compétences en langue, constituaient un bloc assez homogène, stable et aux contours relativement précis d'une culture chinoise sans guillemets.

A partir de 1998, l'arrivée à Lyon 3 du professeur Gregory B. Lee, qui deviendra le directeur du département de Chinois, va s'accompagner d'une évolution substantielle non seulement du contenu des savoirs mais aussi du rapport épistémique des étudiants à leur l'objet d'étude.<sup>11</sup> Sous son impulsion, nous assistons à un déplacement décisif des frontières du « territoire savant » qui

---

<sup>6</sup> BOURDIEU Pierre, « Une science qui dérange », *Questions de sociologie*, Paris, Editions de minuit, 2002 (1984), p.22.

<sup>7</sup> BOUCHEZ Daniel, « Un Défricheur méconnu des études extrême-orientales : Maurice Courant (1865-1935) », *Journal Asiatique*, tome CCLXXI, n° 1-2, 1983, p. 79 ([https://shs.hal.science/halshs-00724923/file/120823\\_Bouchez\\_CourantJA.pdf](https://shs.hal.science/halshs-00724923/file/120823_Bouchez_CourantJA.pdf)).

<sup>8</sup> HAROOTUNIAN Harry, "Tracking the Dinosaur: Area Studies in a Time of "Globalism" " in Harry Harootunian, *History's Disquiet: Modernity, Cultural Practice, and the Question of Everyday Life*, New York: Columbia University Press, 2000, p.25.

<sup>9</sup> BOURDIEU, *op. cit.*, pp.21-24.

<sup>10</sup> Dans l'introduction d'un hors-série sur les études chinoises paru en 2010, Gilles Guiheux propose une définition stricte de la sinologie historique en considérant qu'elle « désigne les érudits classiques, philologues qui font profession de lire et d'expliquer les textes fondateurs de la civilisation chinoise », dans « Présence de la Chine et avenir des études chinoises », *Etudes chinoises*, Hors-série, 2010, p.14 ([https://www.persee.fr/doc/etchi\\_0755-5857\\_2010\\_hos\\_1\\_1\\_963](https://www.persee.fr/doc/etchi_0755-5857_2010_hos_1_1_963))

<sup>11</sup> Il deviendra mon directeur de thèse, mon « maitre » (dans le sens de l'expression chinoise *shifu* 师父) et mon ami.

avait constitué la raison d'être d'un cursus de Chinois.<sup>12</sup> Sans négliger la culture ancienne et le script prémoderne, la transmission de savoir va désormais s'organiser à partir du présent – notamment de son actualité politique, historiographique et mémorielle – avec une attention accrue accordée aux périodes moderne (Chine républicaine) et contemporaine (Chine populaire). Des formes culturelles, des pratiques esthétiques, des thématiques et des catégories sociales marginalisées dans le canon de la culture sinologique instituée vont se trouver désormais au cœur de la formation : la poésie contemporaine, le cinéma, les arts visuels, la musique populaire, l'histoire de femmes, l'histoire du racisme et des représentations de la Chine, etc. Les frontières disciplinaires s'étendent au-delà de la « Chine continentale » pour intégrer des espaces géo-historiques comme Hong Kong, Taiwan ou les communautés diasporiques. La reconnaissance d'une hétérogénéité interne à cet espace « Chinois » va se traduire par la création d'enseignements de langues locales comme le cantonais ou le taiwanais.

En cette fin de XXe siècle, les objets d'études et la méthodologie du champ des « area studies », ou « études aréales », proposaient déjà depuis plusieurs décennies une alternative, et une concurrence, à la sinologie classique issue des départements de langues, lettres et littératures. La création des « Asian Studies » et autres « Chinese Studies » après la seconde guerre mondiale aux Etats-Unis avait témoigné de l'investissement nouveau de ces terrains exotiques par les disciplines des sciences sociales : l'économie, la sociologie, la science politique, le droit, etc. Mais l'orientation proposée par Gregory Lee à Lyon 3 s'inscrivait plutôt dans la volonté de construire un « tiers-espace » entre cette « Chine contemporaine » des sciences sociales et la « Chine ancienne » de la sinologie classique : « un genre de sinologie modernisée ». <sup>13</sup> Il y avait l'ambition de prendre au sérieux la « modernité culturelle de la Chine au XXe siècle » en considérant la valeur intrinsèque des productions culturelles, poétiques et littéraires de la Chine moderne et contemporaine, autant que celles de la Chine ancienne et des cultures occidentales. A rebours d'une lecture marxisante, ou simplement matérialiste, c'était une approche qui se voulait « culturaliste », au sens stricte d'une reconnaissance du rôle déterminant des textes, des imaginaires et des discours dans l'Histoire.

Ces évolutions vont constituer pour moi un petit choc intellectuel. Elles me font prendre conscience, en creux, que les contours de la discipline ne sont pas immuables, soulignent sa fragilité épistémologique et son historicité. Je découvre que la Chine comme objet d'étude est une construction discursive et institutionnelle, et la sinologie un « territoire savant [...] pourvus de frontières sujettes à des rapports de force, des incertitudes et des redéfinitions, ainsi que des divisions internes empêchant de les considérer comme monolithiques ou indivisibles. » <sup>14</sup> Plus radicalement, je prends conscience de l'indétermination du référent anthropologique et civilisationnel auquel renvoie ces notions de « Chine » et de « Chinois », substantif désormais irrémédiablement soumis au soupçon.

---

<sup>12</sup> Je renvoie ici à son texte récent intitulé « Chinese Studies for the 21st Century » (2023), publié dans *Asian Affairs*, qui offre à la fois un bilan critique et des perspectives sur la sinologie et les « Etudes chinoises » (<https://www.tandfonline.com/doi/pdf/10.1080/03068374.2023.2244313>).

<sup>13</sup> LEE, *op. cit.*, p.6.

<sup>14</sup> POPA Ioana, MORSEL Joseph, BACKOUCHE Isabelle, « Terrains érudits, territoires savants », *Genèses*, n°110 (1), 2018, 3-11 (<https://shs.cairn.info/revue-geneses-2018-1-page-3?lang=fr>). Pour la période du XIXe siècle, dans ses travaux lumineux sur l'histoire de la sinologie, Clément Fabre met à jour la virulence des luttes épistémologiques et institutionnelles autour du contenu de la discipline, en particulier la confrontation entre deux référents linguistiques distincts adossés à la catégorie de « langue chinoise » : une langue écrite « morte » pour les « sinologues de cabinets », une langue plus proche du vernaculaire contemporain pour les « sinologues de terrain ». Voir FABRE Clément, « La sinologie : la langue chinoise créée par les sinologues ? », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n°34, 2019, 97-123 (<https://journals.openedition.org/rhsh/3109>).

## L'engagement dans une sinologie critique et postcoloniale

A partir de mes années de master puis de doctorat, je vais participer à Lyon - en tant qu'étudiant puis enseignant-chercheur - au développement d'un projet de ce qu'on pourrait appeler une sinologie *critique*. Cette approche va prendre au sérieux le postulat qui considère que le champ académique (recherche, formation, institution) est le lieu d'une pratique qui vise non seulement à produire et transmettre de la connaissance mais aussi, simultanément, un espace de luttes représentationnelles, épistémologiques et politiques. L'engagement devient dès lors un critère déterminant de mon action au sein d'un champ universitaire dont j'acte l'absence d'autonomie vis-à-vis de la société, de l'histoire et du monde, sans toutefois contester l'exigence de rigueur méthodologique qui fonde la production d'un savoir scientifique. Au-delà même des enjeux autour du contenu de l'objet d'étude, cette dimension critique va être avant tout réflexive en interrogeant la généalogie de la discipline et de son lieu collectif d'énonciation.

C'est dans cette perspective que les auteurs de la critique postcoloniale intègrent les références bibliographiques des aspirants sinologues lyonnais. Ils n'y seront pas « parole d'évangile » mais ils vont devenir des outils théoriques permettant de réfléchir aux effets multiples de l'histoire coloniale sur le champ universitaire, et en particulier celui des études sur des mondes non-occidentaux. Ces textes étaient déconcertants pour l'étudiant en Chinois que j'étais à l'époque. Je me souviens que la lecture de l'*Orientalisme* d'Edward Saïd en 1<sup>er</sup> année de master m'avait de prime abord semblée hors-sujet.<sup>15</sup> Le théoricien palestinien s'intéressait à la construction dans les sociétés euro-américaine d'un discours, au sens foucauldien du terme, sur l'Orient au cours de deux derniers siècles. Ce discours dit orientaliste était un ensemble de pratiques, d'institutions et d'énoncés qui avaient participé, dans le contexte colonial, à la construction d'un objet de savoir : l'Orient. Il n'y avait pas un mot sur la Chine dans cet essai et son corpus portait sur des textes écrits en français ou en anglais par des européens : que faisait cet essai dans la bibliographie d'un cours sur l'histoire culturelle de la Chine ? Quel était le rapport avec l'apprentissage du Chinois ?

Ces enjeux nous concernaient pourtant à plus d'un titre. La sinologie était une branche des études orientales qui s'étaient développées tout au long du XIXe siècle dans le contexte de l'expansion coloniale européenne en Asie.<sup>16</sup> Elle était l'un de ces savoirs sur « l'Autre » que les sociétés européennes allaient produire et instituer à partir de la fin du XVIIIe siècle. Notre connaissance contemporaine sur la Chine était aussi un legs de cette histoire de l'expansion coloniale européenne en Asie et en Chine. Il ne s'agissait pas de délégitimer les connaissances, souvent très érudites, produites sur la Chine au cours des deux derniers siècles mais d'assumer leurs historicités et, surtout, de se confronter aux effets épistémologiques de la colonialité de la modernité sur nos savoirs.

Les imaginaires contemporains sur la Chine s'inscrivaient dans une généalogie de longue durée qui remontait à la présence des premiers jésuites à la cour des Ming au XVIe siècle. Les savoirs accumulés sur la Chine en Europe depuis cette période allaient participer de la construction de notre Chine imaginaire, bien au-delà du cercle restreint de la sinologie: une altérité radicale, une culture/langue dite « chinoise » homogène, figée dans le passé et réduite à celle des élites lettrées (classes dominantes de l'Empire), une vision souvent péjorative des manifestations contemporaines de la société chinoise, et même une sinophobie puissante à partir du milieu du XIXe siècle alimentée par le racialisme scientifique.<sup>17</sup> Au-delà des fragilités de la thèse saïdienne - et surtout de ses usages souvent essentialisants et binaires – elle installait un puissant soupçon sur

---

<sup>15</sup> SAÏD Edward W. (trad. C. Malamoud), *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1997.

<sup>16</sup> Voir HEURTEBISE Jean-Yves, *Orientalisme, Occidentalisme et universalisme: histoire, analyse et méthode des représentations européennes de la Chine*, MA Editions, 2020.

<sup>17</sup> Voir BILLETTER Jean-François, *Contre François Jullien*, Allia, 2006 ; HEURTEBISE Jean-Yves, *Orientalisme, Occidentalisme et universalisme: histoire, analyse et méthode des représentations européennes de la Chine*, MA Editions, 2020. LEE Gregory, *China Imagined: From Western Fantasy to Spectacular Power*, Hurst Publisher, 2018.

l'idéal de neutralité, d'objectivité et de désintéressement de l'œuvre sinologique.<sup>18</sup> Said, et au-delà la critique postcoloniale, nous imposait de tourner notre regard vers nos lieux d'énonciations et nos conditions sociales, politiques et historiques de production de connaissance. Nous nous heurtions à la Chine « en premier lieu en tant qu'Européen ou Américain, ensuite en tant qu'individu ». <sup>19</sup> Pourquoi aurions-nous pu bénéficier de l'extraterritorialité culturelle et historique que nous refusions au jeune patriote chinois engagé dans une thèse sur les Traités inégaux ?

## Déplacements épistémologiques et institutionnels vers les études transculturelles

Selon Anne Cheng, après une certaine sinophilie pendant le Siècle des Lumières, la « pensée chinoise » s'est trouvée exclue du champ de la philosophie en Europe au moment même où la sinologie, la Chine comme objet d'étude, devenait une discipline à part entière dans les institutions de savoir d'abord françaises puis européennes.<sup>20</sup> Le rappel de cette coïncidence historique confirme une asymétrie dans la distribution du travail scientifique entre l'Occident, sujet de la connaissance – espace supposément légitime et normatif des disciplines scientifiques et de sa méthode – et les espaces postcoloniaux, objets de la connaissance – réduits à la condition de terrains ethnographiques et de corpus primaires ?<sup>21</sup> Ce puissant eurocentrisme qui prélevait (doit-on parler au passé ?) dans le champ des sciences humaines et sociales s'est traduit par une économie de la connaissance où la circulation se faisait à sens unique, installant ce que Dipesh Chakrabarty appelle une « asymétrie de l'ignorance ». <sup>22</sup> Il suffit pour s'en convaincre de consulter, encore aujourd'hui, les bibliographies et les références théoriques dominantes dans les différentes disciplines des SHS au sein des universités occidentales pour constater la rareté des auteurs chinois, indiens ou africains. A l'inverse, le champ intellectuel et académique chinois a été inondé de références européennes depuis la fin du XIXe siècle. Cette asymétrie s'est matérialisée, dans l'histoire intellectuelle et culturelle chinoise moderne, par la présence écrasante de citations, références, idées philosophiques, formes esthétiques et littéraires lues comme occidentales par les acteurs locaux. Les pratiques de la vie quotidienne, le langage, les idées, les formes esthétiques, les institutions politiques de la Chine contemporaine étaient le produit d'une circulation globale, transculturelle et transnationale issue d'abord de l'histoire coloniale et ensuite de la mondialisation à partir des années 1980s. La colonialité de la modernité n'imprégnait pas uniquement le contenu de notre savoir mais aussi, et surtout, notre objet d'étude en tant qu'il était un espace social et historique assujettit à l'hégémonie occidentale.<sup>23</sup>

Notre capacité d'agir sur ces données structurelles étaient faibles, sauf à sortir définitivement du cadre académique, mais une sinologie critique consistait, *a minima*, en la reconnaissance de cette

---

<sup>18</sup> Sur les thèses de Said et la Chine, Voir VILLARD Florent, « L'Orientalisme, la Chine et les Etudes chinoises : Usages critiques et dévoilements nationalistes de la pensée d'Edward Said » in Laurent Dartigues, Makram Abbès (dir.), *Orientalismes/Occidentalismes : A propos de l'oeuvre d'Edward Said*, Paris, Hermann, 2018 ; DIRLIK Arif, « L'histoire chinoise et la question de l'orientalisme » (1996) in *La Chine au XXIe siècle : histoire, idéologie, révolution*, Presses Universitaires de Vincennes, 2020.

<sup>19</sup> SAID, *op. cit.*, p. 13.

<sup>20</sup> Cité dans YANG Jiaqing, « Anne Cheng : Etat des lieux de la Sinologie française contemporaine », *Beijing Information* (05/11/2010), ([http://french.beijingreview.com.cn/magazine/2010-11/05/content\\_315007.htm](http://french.beijingreview.com.cn/magazine/2010-11/05/content_315007.htm)) ; Voir aussi Florent Villard, « Lieu d'énonciation, différence culturelle et conscience nationale: La Chine comme objet d'étude dans les thèses des étudiants de l'Institut franco-chinois de Lyon (1921–1946) » in *Langues, littératures et cultures franco-chinoises du XXIe siècle*, Taipei: Tamkang University Press, pp 29–51.

<sup>21</sup> MIGNOLO, *op. cit.*, p. 304-305.

<sup>22</sup> CHAKRABARTY Dipesh, *Provincializing Europe : Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2000, p.28.

<sup>23</sup> Comme le souligne Gregory LEE, « The real sense of colonialism is not the story of physically oppressing or invading other nations, but having obliged the Other, that for us is China, to adopt and integrate the West's practices and epistemologies of knowledge. This is real, this is reified and this cannot be undone. », *op. cit.*, p.5.

asymétrie. Elle visait aussi à penser - et même orienter nos objets de recherche et nos méthodes - à partir d'une perspective de dépassement de la séparation entre « nous » et la Chine en reconnaissant que nous étions engagés dans un espace historique, culturel, intellectuel et politique commun avec la Chine. L'illusion d'une extériorité culturelle et d'une frontière épistémologique avec notre objet d'étude était devenue intenable. L'objet (passif) de la connaissance était aussi, et depuis toujours, un sujet de la connaissance, un espace de ressources intellectuelles, susceptibles d'être actualisées pour participer à une discussion à la fois contemporaine et transculturelle. Les écrivains et les intellectuels chinois créaient des formes poétiques et produisaient des idées qui étaient partie prenante d'une conversation universelle. C'est avec cette perspective à l'esprit que j'avais réalisé ma thèse de doctorat sur le critique culturel marxiste Qu Qiubai, en considérant que ses réflexions théoriques sur la culture populaire, la littérature, la colonialité de la culture ou la langue vernaculaire auraient dû avoir leur place plutôt à côté d'Adorno ou de Gramsci que dans une revue de sinologie.<sup>24</sup> En reprenant la distinction proposée par François Laplantine, il s'agissait d'essayer de réfléchir non pas *sur* mais *avec* la Chine.<sup>25</sup>

Ces déplacements épistémologiques vont se traduire par des initiatives institutionnelles au sein de nos espaces collectifs de recherche mais aussi en terme d'ingénierie pédagogique. En 2006, La création d'un nouveau centre de recherche à la faculté des langues étrangères de Lyon 3 - l'Institut des Etudes Transtextuelles et Transculturelles (IETT)<sup>26</sup> -, fut d'abord un geste stratégique qui visait à conserver un espace d'autonomie entre les sciences sociales et les langues (linguistiques, didactique). Mais derrière la création de cet Institut se logeait une ambition intellectuelle visant à établir une nouvelle relation épistémique avec nos objets d'études. Il s'agissait de développer un projet volontariste de dépassement des frontières des aires linguistico-culturelles en proposant de faire travailler ensemble des spécialistes de différentes langues, cultures et littératures (sinisants, hellénisants, japonisants, hispanisants, arabisants, anglicistes, etc.) sur des thématiques transversales: le genre, les migrations, les cultures diasporiques, les frontières, les politiques identitaires, les représentations de l'altérité, le corps et la santé, les enjeux environnementaux et l'anthropocène. L'approche se voulait *transculturelle* dans le sens où il était question d'essayer de penser ce qui à la fois transcendait et traversait les frontières culturelles. La raison d'être de l'IETT se logeait dans la reconnaissance d'une modernité globale, postcoloniale et transculturelle au sein de laquelle la circulation des pratiques, des techniques, des savoirs, des humains, des idées et des textes n'avait cessé de s'intensifier depuis la fin du XVIIIe siècle. L'exercice fut extrêmement stimulant sur le plan intellectuel mais parfois difficile face aux poids des cultures, des méthodologies et des espaces disciplinaires déjà institués.

Dans le même esprit que l'Institut, une revue biannuelle *Transtext(e)s-Transcultures : Journal of Global Cultural Studies* sera créé en 2006 avec pour objectif « de proposer un forum qui transcende les frontières disciplinaires et spatiales pour des écrivains d'inspiration théorique et des universitaires de la communauté globale. »<sup>27</sup> Elle fut une revue trilingue (français-anglais-chinois) à ses débuts avec le souci d'assumer ce que les langues font à la recherche et de dépasser à la fois l'hégémonisme de l'anglais et le chauvinisme linguistique française. Nous avons rapidement manqué de moyens humains pour assumer cette utopie d'un plurilinguisme académique mais cette revue, toujours active, fut pionnière dans le champ des études transculturelles. Des initiatives pédagogiques ont aussi été entreprises pour tenter de décloisonner les différents départements de langues et civilisation : la création d'une mention de doctorat « études transculturelles » à l'école doctorale 3LA de Lyon mais aussi d'un master 2, en anglais, intitulé « Comparative Cultural Studies » qui fut adossé au laboratoire de recherche pendant quelques

---

<sup>24</sup> Voir VILLARD Florent, *Le Gramsci chinois : Qu Qiubai, penseur de la modernité culturelle*, Lyon, Tigre de Papier, 2009 (réédition 2012).

<sup>25</sup> LAPLANTINE François, NOUSS Alexis, *Métissages : de Arcimboldo à Zombi*, Paris, Pauvert, 2001, p. 186. Anne Cheng...

<sup>26</sup> <https://iETT.univ-lyon3.fr/>

<sup>27</sup> <https://journals.openedition.org/transtexts/>

années. Le manque d'enseignants pour assurer les cours du master, le peu d'enthousiasme de la direction de l'université pour ces initiatives transversales et les cloisonnements disciplinaires dans la recherche ont eu raison de cette initiative sur le plan pédagogique.

## Conclusion

La lecture de ce récit aura permis, je l'espère, d'offrir un aperçu d'une expérience d'engagement à l'intérieur de l'université, dans nos espaces scientifiques et pédagogiques. J'aurai pu aussi évoquer ce qu'un monde intellectuel et universitaire chinois sous contrainte politique forte - absence ou limitation de la liberté académique - peut faire à nos pratiques de chercheurs et chercheuses. Il aurait fallu discuter des sujets tabous dans l'université chinoise, des collaborations limitées avec les collègues chinois, des terrains contraints ou tout simplement impossibles mais aussi des alléchants financements fléchés pour des doctorats, des projets de recherche ou d'édition politiquement conformes aux objectifs de l'Etat-Parti.

Mes réflexions sont se concentrées sur l'historicité des conditions de productions de la connaissance qui encadrent le travail de recherche et dessinent les contours mouvants des « territoires savants ». Ces enjeux possèdent leur dynamique interne, imputable à une relative autonomie du champ disciplinaire, mais nos savoirs sont aussi régulièrement traversés, et partiellement conditionnés, par les « intérêts » et les « passions » venant du dehors de l'université, de notre actualité politique et géopolitique à la fois française/occidentale, chinoise et globale.

Nos objets d'études, lorsqu'ils nous sont contemporains, sont aussi des sujets sociaux et politiques tantôt assujettis tantôt en résistance face au pouvoir explicite de l'Etat et aux dominations économiques, sociales et culturelles. Face à la Révolution culturelle, au massacre de Tiananmen en 1989, au génocide des Ouïghours ou à la répression du mouvement démocratique de Hong Kong, certains sinologues se sont servis de leur autorité académique pour engager leur parole, parfois pour le pire – comme au temps où les maolâtres béats régnaient sur l'université française -, parfois pour le meilleur et la plupart du temps en vain... C'est ainsi que je signe régulièrement des lettres ouvertes, des tribunes et des textes de circonstances pour tenter d'éclairer des combats et des injustices auxquels se confrontent des citoyens chinois.<sup>28</sup> Cette forme d'engagement - on pourrait parler, en paraphrasant Foucault, de l'intellectuel-sinologue « spécifique » - mériterait un développement plus approfondi pour interroger non seulement son efficacité, souvent faible, mais aussi sa légitimité, parfois discutable.<sup>29</sup>

---

<sup>28</sup> Le déclencheur est souvent une actualité dramatique qui installe une pression morale et politique poussant finalement à intervenir dans l'espace public. Ainsi, à la suite de l'arrestation en août 2024 de Gao Zhen du collectif d'art contemporain les Gao Brothers - sur lequel j'avais travaillé il y a quelques années - j'ai publié récemment un long texte dans *AOC media* dont l'objectif était à la fois d'alerter sur la détention de l'artiste et d'éclairer le public sur l'arbitraire du pouvoir, la censure de la création et l'instrumentalisation du droit dans la Chine contemporaine. Voir « Arrestation de Gao Zhen : Liberté confisquée... Régime fragilisé ? », *AOC Media* (09/10/2024) (<https://aoc.media/analyse/2024/10/08/arrestation-de-gao-zhen-liberte-confisque-regime-fragilise/>)

<sup>29</sup> Est-ce ma condition de « citoyen du monde » ou celle de « spécialiste de la Chine » qui me donne le droit de parler au nom des chinois, de leur condition, de leur liberté ou de leur émancipation ?